

Georges Piroué

**La façade
et
autres miroirs**

nouvelles



Denoël

Envoyez-nous vos noms et adresse et nous nous ferons un plaisir de vous transmettre gracieusement et régulièrement notre bulletin littéraire Le Courrier d'Amélie qui vous tiendra au courant de toutes nos publications nouvelles.

**Diffusion DENOËL,
14, rue Amélie, Paris-7^e.**

**LA FAÇADE
ET AUTRES MIROIRS**

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

ROMANS

Les limbes
Une manière de durer
Une si grande faiblesse
(*Prix Veillon*)

RÉCITS

Mûrir
Le premier étage

NOUVELLES

Ariane ma sanglante
Ces eaux qui ne vont nulle part
(*Editions Rencontre*)

ESSAIS

Par les chemins de Marcel Proust
(*Editions La Baconnière*)
Proust et la musique du devenir
(*Prix Femina-Vacaresco*)
Victor Hugo romancier
ou les dessus de l'inconnu
Pirandello

Georges Piroué

LA FAÇADE
ET AUTRES MIROIRS

nouvelles

Denoël

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ
TIRÉE A QUINZE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ
D'ARCHES, DONT DIX EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS
DE 1 A 10 ET CINQ EXEMPLAIRES HORS
COMMERCE MARQUÉS DE A A E

© 1969, Editions Denoël, Paris.

LA FAÇADE

Groghi saute du camion, lève le nez au ciel et s'étire.

Ce square de quartier riche ne lui dit rien qui vaille. Ce sont des maisons de huit étages, construites aux environs de 1925 sur l'emplacement d'un parc. Elles forment un quadrilatère irrégulier qui s'ouvre sur la rue Monnet. Certaines sont flanquées de tourelles, les autres ornées de balcons.

Groghi se sent prisonnier. Des façades partout. Personne aux fenêtres ni sur le trottoir. Il règne un silence pesant.

Pétaz saute à son tour du camion. Il est rondouillard, épais de fesses et de visage. Groghi est de taille élancée. Il a un sourire qui découvre toutes ses dents, dont l'une, la canine de gauche, a poussé de guingois. Il porte une casquette américaine qui laisse à découvert sur la nuque une masse bouclée de cheveux roux.

— Drôle de bled, dit Pétaz, les mains dans les poches. Et le bistrot, où c'est qu'il est ?

Groghi est passé à l'arrière du camion.

— Eh, Nordaf, au boulot !

Le Nordaf sommeillait sous la bâche. Ces lieux ne

l'impressionnent pas. Grands bourgeois, petits bourgeois, c'est kif kif. Personne ne lui demande son avis.

A ce moment, le service des ordures débouche dans le square. Deux boueux courent derrière la malaxeuse, attrapent les poubelles à la volée, les vident, les lancent sur le trottoir où elles s'entrechoquent et roulent. Groghi leur crie :

— Vous en faites un ramdam !

L'un d'eux hurle, sans cesser de courir :

— C'est pour les faire chier !

A 9 heures, Pétaz, Groghi et le Nordaf ont déchargé le matériel, déposé les cordes, les échelles, les planches, les outils et les sacs de ciment dans le jardin, devant la façade du 12. La pancarte de l'entreprise de ravalements Pizzi est déjà accrochée, bien en vue.

Les trois hommes cassent la croûte sur les marches du perron qui va du jardin à la porte-fenêtre du rez-de-chaussée. Le rideau qui masque cette fenêtre se soulève. Apparaît en robe de chambre rouge une femme qui fume une cigarette. Elle secoue la tête d'un air désolé.

L'après-midi se passe à monter les passerelles. Pétaz est sur le toit, d'où il dirige les manœuvres. Groghi, le long de la façade, enjambe les barrières des balcons, se pend aux cordes, saute d'un étage à l'autre. Il prend possession de son chantier.

La maison reste hostile. A midi, le monsieur du rez-de-chaussée, catéchisé par la femme à la cigarette, a fait des remontrances à Pétaz pour avoir saccagé le jardin. Ces bourgeois sont impossibles. Non seulement ils vous exploitent, mais ils voudraient encore que vous soyez transparents.

A 5 heures les passerelles sont suspendues. On les essaie. Pétaz est sur le toit à surveiller les attaches, Groghi à la manivelle de droite, le Nordaf à celle de gauche. Groghi l'a obligé à monter sur la passerelle alors qu'elle était à deux mètres du sol. Le Bougnoul a gigoté longtemps avant de réussir son rétablissement. Puis Groghi s'est encore amusé à tourner sa manivelle plus vite que son camarade. La passerelle penchait dangereusement. Le Nordaf avait peur. Groghi, qui n'est pas méchant, attendait qu'il soit au même niveau que lui. Désœuvré, il jetait des coups d'œil à l'intérieur des appartements.

L'entresol est sombre. A cause d'une vigne vierge qui monte jusqu'au premier étage et qui encadre les fenêtres, il semble faire partie du soubassement de la maison. Il est meublé à l'ancienne mode. Coup de manivelle. Au premier étage, il y a un immense salon avec un piano à queue. Mais la pièce est si vaste qu'elle a l'air pauvre. Au deuxième, on entend de la musique. Un disque classique. Assis dans un fauteuil, un jeune homme écoute. Quand il voit Groghi dans l'encadrement de la fenêtre, il lisse sa chevelure plate d'une main souple. Nouvelle ascension. Au troisième une petite fille de cinq ans a collé son nez à la vitre. Groghi lui fait une grimace. La petite fille s'enfuit. On doit lui avoir recommandé de ne pas lier connaissance. Groghi retourne à sa manivelle, goguenard. Il appelle ce qu'il fait là visiter son clapier.

Le travail a commencé tout au haut de la maison. Il consiste à nettoyer les balcons, le profil et le dessous, effrités par les intempéries et salis par la rouille des

barrières. Il faut enlever les traînées d'oxyde au marteau, boucher les lézardes, aplanir et polir le tout avec un rabot que l'on frotte contre la pierre de droite à gauche, pendant des heures.

Pétaz et Groghi s'échinent sur la passerelle. Le Nordaf se les roule en bas. Il prépare le ciment et en monte un seau attaché au bout d'une corde, quand on lui crie : « Et envoyer le passe-plat ! » Il porte un béret enfoncé jusque sur les yeux, qui lui fait une tête toute réduite. Ses gestes sont lents, maladroits à force d'être craintifs. On dirait un chien qu'on obligerait à se tenir sur ses pattes de derrière.

Pétaz estime que ce « raton » a la bonne part. Il lui envoie du pied un peu de gravats, pour rire. C'est sa seule distraction. Il déteste ce square dont la chaussée est réservée aux résidents, où ne passent jamais que des voitures américaines, conduites par des nanas peinturlurées et rogues.

Groghi, au contraire, n'est pas de mauvaise humeur. Il est content d'être perché si haut. Chaque fois qu'il interrompt son travail, il voit Paris par-dessus la maison d'en face construite en contrebas : la tour Eiffel, l'École militaire, la Seine. Ce tas de cailloux sous le ciel pâle lui rappelle les Apennins.

Quand il baisse les yeux, le trou de la rue s'ouvre devant lui, plein d'ombre le matin, de poussière dorée le soir. Respectables, ces maisons ? Non, mais lourdes et comme soumises aux lois durables de la nature. Leur enchevêtrement ressemble à l'effet d'un cataclysme. Les humains, comme ils ont pu, y ont creusé des couloirs et des ouvertures. De temps en temps, aux endroits les plus inattendus, ils se mettent aux fenêtres. Une petite bonne secoue un chiffon. Une femme nettoie les vitres. Elle se dresse sur la pointe des pieds, lève le bras. On

voit tout ce qu'on ne devrait pas voir : contre le verre translucide, le ventre, la poitrine, le poil de l'aisselle. Tous ces gens semblent avoir peur du plein air. Mais la vie quotidienne les oblige à mettre le nez dehors. Comme n'importe quel animal. Ce sont les insectes soumis d'une termitière que Groghi ne se lasse pas de dominer.

Tout jubilant, il enfonce sa casquette sur les yeux, ébouriffe de la main sa touffe de cheveux derrière la tête et esquissant un pas de danse sur la passerelle, il pousse un ululement. Pétaz le regarde éberlué : un vrai fou, ce Groghi, un inconscient, mais drôle et qui a du charme. Pétaz voudrait bien, lui aussi, savoir danser et ululer.

Jour après jour, les ouvriers découvrent que pour résidentiel qu'il soit, ce quartier est pourtant vivant.

De 8 à 9, chaque matin, les concierges lavent, au coin des murs, les traces de pipis de chiens. Mais le gosse de la concierge du 12 fait pipi contre la haie du jardin. Il attend que personne ne le voie. Groghi l'observe de son perchoir. Le gamin reste assis des heures sur le bord du trottoir. Il lève le bras et fait pan pan contre les Indiens. Quand le facteur arrive, il court à la porte, la ferme et se plante devant pour l'empêcher d'entrer.

Les petites bonnes foisonnent à tous les étages. Elles vont au marché, en reviennent. Les bourgeoises sortent aussi des maisons. Elles adressent la parole à la concierge ou bien elles bavardent entre elles. Pour la seule fois de la journée, leur voix résonne en plein air. Chez elles, elles se cachent. En ville, elles se métamorphosent en mannequins — ce qui est une plaisante manière de som-

brer dans l'anonymat. Ici seulement, à cet instant, ce sont des femmes.

La dame du rez-de-chaussée reçoit souvent à déjeuner et, lorsque ses invités s'en vont, elle paraît sur le seuil de sa porte-fenêtre et les salue de la main : « Au revoir ! Au revoir ! » Le Nordaf la regarde. Elle ne semble pas le voir. Ses amies font des signes d'adieu ; ses amis se fendent d'un coup de chapeau. Quand ils ont disparu, la dame toise le Nordaf, puis se retire.

— C'est inadmissible, dit-elle. Cet appartement ne vaut pas son prix. On nous prend pour les concierges et voilà le jardin sens dessus dessous.

A peu près à la même heure, une vieille marchande de journaux s'installe à l'entrée du square. Elle somnole, la paupière lourde, soudain s'ébouriffe comme une chouette et crie : *Paris-Presse... Le Monde...* en traînant lugubrement sur la dernière syllabe.

Certains jours, il vient aussi des musiciens. L'un d'eux hante le square le matin. Il chante :

Rien qu'une nuit... près de vous.

Sa voix est un squelette de voix, sans chair ni chaleur, quelque chose qui ressemble au négatif d'une photographie. Cela fait un drôle d'effet. On lui lance des pièces d'argent enveloppées dans un morceau de papier. Pétaz le méprise.

Vers le soir, c'est un violoniste qui se poste au bas du square. Avant de jouer, il fait de grands moulinets des bras, l'archet dans une main, la crosse de l'instrument dans l'autre, pour assouplir ses articulations et se donner de l'aise sous son pardessus noir. Mais la musique qui sort du violon est privée de toute résonance. On croirait qu'il joue dans les Alpes. Groghi qui a la voix si forte le tient pour un minus.

Rarement un camion-livreur s'arrête devant une porte. C'est une scène à ne pas manquer. Un embouteillage se produit. Les bourgeois et les bourgeoises sont d'un naturel impatient. Ils ouvrent la portière de leur voiture, sortent sur le pavé. Les livreurs, eux, ne se pressent pas.

— Vous ne pourriez pas vous dépêcher ?

— Ben quoi, on travaille !

Et un autre :

— Pour ce que vous avez à foutre !

— Malotru ! Moi, je suis avocat. Je travaille autant que vous. Je travaille même plus que vous, espèce de goujat.

Le livreur vient de charger sur son épaule une cuvette de W.-C. enveloppée de paille. Il fait deux pas dans la direction de l'avocat qui regagne son auto et, avant de claquer la portière, hurle encore :

— Oui, goujat ! Sale goujat !

— Bravo les chiottes ! crie Groghi du haut de sa passerelle.

Mais personne ne l'entend. Il est trop haut. Pétaz et lui se promettent de prendre part aux prises de bec et de rigoler un bon coup quand ils seront un peu plus bas.

Un monsieur, au troisième, est sorti sur le balcon. Il vient de se lever de table. Il est ventru, chauve et porte des lunettes d'écaille. Il tient la barrière des deux mains, à bras tendus, comme s'il allait exécuter un exercice de gymnastique.

Groghi est occupé à racler la pierre à ses pieds. En levant les yeux, il voit des jambes courtes, une panse. Ce n'est pas beau. Pour échapper à ce spectacle, au

sentiment d'infériorité qu'il éprouve, Groghi se tourne vers la rue. Sur le trottoir, une femme est debout à côté de son caniche en train de déféquer. La femme et le chien, tous deux frisés pour la promenade. Groghi crie :

— Eh, p'tite mère, tu te magnes avec ton O'cedar !

Le monsieur s'ébroue. Le rire secoue sa grosse personne. Groghi lui jette un coup d'œil complice.

Depuis, il le voit régulièrement sortir de la maison vers dix heures et vers quatre heures. Le monsieur porte son ventre devant lui, jambes écartées, à petits pas prudents. S'il ne l'avait pas identifié comme le locataire du troisième, Groghi crierait : « Eh, Butagaz ! » Mais avec les gens qu'il connaît, il a le sens des convenances.

Groghi se croit de la famille. La bonne ne manque pas une occasion de mettre le nez à une fenêtre, la dernière à gauche du balcon. Elle ne cherche pas à engager la conversation. Elle regarde. Elle se montre. Groghi feint de ne pas s'en apercevoir. Il crie : « Hou ! Hou ! » chaque fois que quelqu'un passe sur le trottoir, et reprend aussitôt son travail. Les gens lèvent la tête. Cet appel vient d'on ne sait où, plane sur le square comme un oiseau qui aimerait se poser. Groghi cligne de l'œil du côté de la petite bonne : toi, tu es dans le coup, toi, tu sais. On s'amuse bien tous les deux. C'est du tout cuit. Peut-être qu'un de ces jours... La bonne ne sourit pas. Elle attend la suite. D'ailleurs, Mademoiselle l'appelle.

Mademoiselle a dix-neuf ans. Elle sort sur le balcon, s'accoude à la barrière. Elle est grasse pour son âge et a sans cesse l'attitude de quelqu'un qui ne l'ignore pas, mais ne veut pas se l'avouer. Elle vit comme si elle était maigre, simulant la songerie et l'élégance désinvolte. Elle est jalouse à son insu de l'attention que Groghi

porte aux autres femmes : cette petite bonne, par exemple. Non qu'elle attache la moindre importance à un hommage venu de si bas. Le garçon qu'elle épousera sortira des Grandes Ecoles. Mais elle se sent injustement privée de quelque chose, à quoi sa condition de bourgeoise donne droit. Sa condition de jeune fille aussi. Un pain quotidien de la coquetterie dont toutes ses amies se nourrissent au hasard de regards échangés et de phrases qu'on murmure sur leur passage. Sans que leur virginité ne coure pour autant le moindre risque.

Ses copines la trouvent collante. Une vraie limace. En leur compagnie, elle n'est ni drôle ni effacée, mais maladroitement quémandeuse. Elle se fond dans leur groupe pour obtenir sa part de coups d'œil, qui ne lui sont pas destinés. Elle met les autres en avant, les pousse à l'extravagance, puis se glisse dans leur sillage et attrape les miettes à ras de terre.

A peine est-elle depuis deux minutes sur le balcon qu'elle se penche et appelle :

— Dorothy, vous êtes là ?

Le plus souvent, une tête rousse apparaît au premier étage. Groghi voit un visage tourné vers le ciel, teint laiteux et yeux verts, longues dents jaunes. D'autres fois, c'est la même tête rouquine, mais de garçon, avec des taches de rousseur sur le nez. La sœur et le frère répondent invariablement :

— *Hello ! Marie-Rose. Descendez donc.*

Marie-Rose descend. On entend au bout d'un moment des airs de danse joués sur un piano désaccordé.

Groghi reste seul avec Chantal, la petite fille qui, le premier jour, l'avait regardé d'un air effrayé. Depuis, elle s'est apprivoisée. Un flacon de poupée à la main, elle se verse un peu d'eau sur les cheveux. Le froid du liquide lui fait faire des mines extasiées.

— Comme ça sent bon ! Comme ça sent bon !

Puis elle décide de parfumer l'ouvrier. C'est facile, sa tête est à vingt centimètres de la dalle du balcon. Chantal s'accroupit, penche le flacon. Groghi pousse des « Ho ! Ho ! » surpris et appréciateurs. L'eau coule sur sa nuque. Il ébouriffe sa touffe de cheveux, enfonce sa casquette. Chantal essaie de la lui enlever. Elle passe la main entre les barreaux. Groghi se sauve à l'autre bout de la passerelle. Des nuages de poussière s'élèvent. Groghi fait semblant de perdre pied, se raccroche à une corde en poussant un hurlement. La petite est ravie. Elle se croit au cirque. Pétaz hausse les épaules.

— T'es complètement ciré.

Quelquefois la séance est interrompue par l'arrivée de Marie-Rose, la grande sœur, qui remonte du premier.

— Chantal, Chantal, qu'est-ce que vous faites ?

Groghi ressent une humiliation. Est-ce qu'on le prendrait pour un simple d'esprit ?

Groghi connaît maintenant tous les habitants de la maison. Au troisième il y a le monsieur pansu, sa femme qu'on ne voit guère, Marie-Rose et Chantal.

Au second, le jeune homme amateur de musique vit avec sa mère et son père. Ici, c'est le père qu'on ne voit pas. La mère est belle, grande, à cheveux blancs bouclés. Les chairs de son visage, quoique marquées de rides, sont encore fermes, noblement résignées au flétrissement. Lorsque cette femme sort, elle ressemble à un cheval. Elle en a l'élégance soignée et la modestie domestique. On dirait qu'elle se sait être quelqu'un pour elle-même et pour les autres rien.

Avec ce garçon, Groghi ne se sent jamais à l'aise.

La façade et autres miroirs

Tout est miroir pour l'être humain : aussi bien le « beau quartier » où le ravaleur de façade fait valoir ses talents de clown que le Marais populaire où cette femme seule croit découvrir le remède à son isolement, alors qu'au contraire elle s'enlise à la rencontre de la mort.

Tout est miroir vite brisé où n'est apparu qu'un instant l'être secret que nous portons en nous.

En chacune des nouvelles qui composent ce recueil se retrouvent un aspect des lieux et aussi un esprit des lieux dont les influences variées composent à d'humbles personnages la fatalité d'un destin.

Nés de la contemplation d'un environnement urbain, banlieusard ou campagnard — ou d'une toile de Rembrandt —, ces récits allient au souci de la précision objective l'invention d'aventures rêvées, filles de l'imagination.

romanciers français

Jean-Claude Andro
LA NEIGE AUTOUR

Bruce Lowery
LE LOUP-GAROU

Dominique Rolin
LE CORPS

Albert Vidalie
LES HUSSARDS DE LA SORGUE
(nouvelles)

17,20 F.
16-50 - 4-69